

L'abbaye de Florival

Débuts de l'abbaye

Les premiers temps de L'abbaye de Florival sont très flous. Selon la légende, elle aurait été fondée en [1096](#) par le comte Werner de Grez à son retour de [Terre sainte](#), qui aurait fondé au lieu-dit Netenburg une communauté de [moniales bénédictines](#), progressivement abandonnée¹. L'abbaye aurait ensuite été refondée vers [1192](#) (ce qui aurait été précisé dans une charte accordée par le pape [Célestin III](#) mais qui a malheureusement disparue) par un certain Bartholomé Lanio, père de [Béatrice de Nazareth](#), qui aurait appartenu à la classe moyenne de [Tirlemont](#) et qui, trouvant un monastère en piteux état et presque déserté, se serait chargé de le reprendre en main et de l'affilier à l'[Ordre de Cîteaux](#) sous mandat du Pape [Célestin III](#)². L'abbé Théophile Ploegaerts, auteur des travaux les plus complets sur le sujet, avance les environs de [1210](#) pour le passage de Florival à l'Ordre de Cîteaux. Ce passage est confirmé à Rome en [1218](#) par le pape [Honorius III](#) sous l'abbatit de la première abbesse de l'abbaye, [Gentla d'Aerschot](#). L'abbesse serait elle-même allée plaider la cause de l'abbaye à Rome³. Or, Werner de Grez n'est jamais revenu de la Terre Sainte: il y est mort⁴. Il est donc très douteux que l'abbaye aurait été fondée en 1096 et qu'elle aurait été refondée ensuite vers 1192 car il n'existe aucune source pour certifier ceci. Il est beaucoup plus probable que Bartholomé Lanio a fondé Florival entre 1214 et 1218 et que ceci soit la première et unique "fondation"⁴.

Durant les premières années de son existence, l'abbaye commence par acquérir des biens fonciers, principalement des bois et des petits champs dans les environs immédiats, destinés au chauffage et à l'approvisionnement de la communauté. Elle acquiert aussi les fermes de la Malaise à Bossut, du Broeck à [Nethen](#), de Malève à Orbais et celle de Bierwart à [Ottignies-Wavre](#) qui est la plus rentable de toutes. Florival est très pauvre et ce qu'elle touche grâce à la production des fermes ne sert généralement qu'à financer les travaux de rénovation des bâtiments⁵.

Vers le [xv^e siècle](#), face à un relâchement général dans les communautés moniales qui adaptent les règles de vie monastiques aux conditions de vie locales, certains monastères se rassemblèrent en congrégations indépendantes afin d'entamer des réformes dans le but d'un retour à la [règle de Saint-Benoît](#) telle que pratiquée par Cîteaux. Les points principaux de cette réforme sont le rétablissement de la [clôture religieuse](#) et de la communauté des biens⁶. La réforme est appliquée à Florival avec l'arrivée de l'abbesse Marie de Wittem (1520-1537), venue de l'abbaye de Val-Duc, déjà réformée. Quelques années plus tôt l'abbesse Elvide Shreven (1520-1537), venue de Val-Duc elle aussi, avait déjà entamé cette réforme mais la brièveté de son abbatiat ne lui permit pas de la mener à bien. Le [xvi^e siècle](#) (1516-1575) est, de manière globale, une période de ferveur religieuse pour le monastère qui observera la règle de vie cistercienne avec une discipline exemplaire grâce à la réforme apportée depuis Val-Duc⁷.

Décadence de l'abbaye

La fin du [xvi^e siècle](#) est marquée par des troubles nés des revendications [protestantes](#) et, dans les [Pays-Bas Espagnols](#), du [calvinisme](#) qui y pénètre dès [1543](#). Les territoires de l'actuelle Belgique connaissent une période de violences comme la vague d'[iconoclasme](#) de [1566](#) ou encore des révoltes menées par des seigneurs locaux, contre la réduction de leur pouvoir au profit de clercs nommés par [Philippe II](#) et contre les impôts levés sur leurs territoires qui profitent surtout à l'[Espagne](#). Une répression sanglante est menée par le [duc d'Albe](#) jusqu'en [1573](#) sans que ce dernier ne parvienne à ramener le calme⁸. L'abbaye de Florival qui est située à proximité des routes empruntées par la troupe subit les exactions de celle-ci lorsqu'elle se trouve, en [1578](#), sur la route de [Juan d'Autriche](#), gouverneur des Pays-Bas, menant ses armées près de Wavre où lui ont été signalés des rebelles. L'[église](#) et une partie des bâtiments sont pillés et incendiés par la troupe. La petite communauté, à l'époque sous l'abbatiat d'[Amelberghe Kemels](#) (1576–1585), fuit l'abbaye et se disperse. La plupart des religieuses trouvent refuge à [Louvain](#). Leur exil dure jusqu'au début du [xvii^e siècle](#). Cette période marque le début de la décadence du monastère qui observe une baisse de ferveur, de la part des religieuses, et une baisse significative de ses revenus⁹.

La date exacte du retour des religieuses à Florival n'est pas connue mais elle se situe entre l'élection de l'abbesse [Martine de Bossut](#) le 17 mars [1595](#), à Louvain, et sa mort à Florival en [1613](#)¹⁰. Les guerres sont incessantes et le pays est continuellement livré aux famines et aux épidémies⁶. Les routes étant très dangereuses, les pères abbés - supérieurs hiérarchiques de l'abbaye - ne peuvent plus, ou très rarement, faire leurs visites canoniques régulières⁷ ce qui a pour conséquence une nette baisse de rigueur dans l'observation des règles monastiques et détériore la réputation de l'abbaye. La situation financière est désastreuse, les revenus de l'abbaye qui avant les troubles du [xvi^e siècle](#) s'élevaient à environ 10 000 florins chutent de près de 90% en [1629](#)².

Un bref sursis est observé durant l'abbatiat de [Catherine Ronsmans](#) (1629–1658) mais malgré cela, le passage continu des soldats venant exiger de quoi boire et manger en détruisant bien souvent les récoltes sur leur

passage ne permet pas un redressement durable de la situation . À cela s'ajoutent des différends linguistiques, beaucoup de religieuses ne parlent que le flamand et la plupart des pères confesseurs ne les comprennent pas. Le père abbé de l'époque, Dom Van den Heyden, prit des dispositions en ce sens et à partir de 1629 les dépositions se font également en flamand².

De nouveaux troubles apparaissent vers [1650](#) et se manifestent de manière concrète par des vols ou le passage de la troupe venant exiger des vivres à la communauté déjà très pauvre. À partir de [1672](#) l'abbaye ne perçoit plus le cens des fermiers exploitant ses terres, dévastées par le passage des armées. On peut supposer un nouvel exil de la communauté à cette époque car sur quatre élections (1659, 1676, 1688 et 1690) seule celle de 1688 se déroule à Florival. Cependant, aucune exaction n'est rapportée sous l'abbatiat d'Ida Bernaerts (1676-1688) qui parvient même à augmenter légèrement les revenus de l'abbaye mais non de manière significative car en [1690](#) la dette de l'abbaye s'élève à 2913 florins².

Le XVIII^e siècle et l'abandon du monastère

Au [XVIII^e siècle](#), la situation de l'abbaye s'est considérablement détériorée, illustrée par la démarche de l'abbesse [Josèphe de la Croix](#) (1733-1749) qui demande la remise du droit de sceau pour cause de pauvreté. La discipline de la communauté se dégrade fortement elle aussi, le silence n'est plus observé par les religieuses et des plaintes diverses liés au non-respect du règlement par les moniales sont émises par le père abbé à l'abbesse. Un sursis est observé sous l'abbatiat d'[Alexandrine de Culembourg](#) (1755-1769) qui parvient grâce au revenu des fermes qui s'améliore et à une levée par octroi de 40000 florins à faire réparer une partie des bâtiments. Une gestion efficace de l'abbaye continua avec l'abbatiat de Ferdinand de Furlong (1769-1789) mais la situation se dégrade à nouveau dans la dernière décennie du XVIII^e siècle². La [révolution brabançonne](#) jette le pays dans la confusion et l'abbaye se retrouve livrée à elle-même à la mort de l'abbesse. Les religieuses, après une année sans direction, prennent alors l'initiative d'élire elles-mêmes la nouvelle abbesse, [Ursule de Bauloye](#) (1791-1796), qui sera la dernière abbesse d'une abbaye qui vit ses dernières années². Après leur victoire à [Fleurus](#) en [1794](#), les [troupes révolutionnaires françaises](#) se rendent maîtres des [Pays-Bas Autrichiens](#) et s'y comportent comme en pays conquis. Les biens du clergé sont confisqués⁸, la communauté est dispersée et les bâtiments de l'abbaye sont vendus comme [biens nationaux](#) en [1798](#)².

Les bâtiments après 1798

Les bâtiments sont vendus le 27 janvier 1798 en trois lots pour la somme de 1 375 000 livres, le lot principal est transformé en atelier de blanchissage et de tissage de lin par la famille Cumont. Les bâtiments sont incendiés en [1854](#) et rachetés plus tard par la famille Oldenhoven qui y ajoute une résidence⁹. Aujourd'hui le site est occupé par le Centre Fédéral de Formation des Services de Secours, situé dans la rue qui porte le nom de l'abbaye, rue de Florival.

L'État fédéral a récemment mis en vente trois bâtiments lui appartenant, dont la fameuse abbaye de Florival, à Grez-Doiceau.

Autrefois occupée par la Protection civile, qui y avait installé un centre de formation, l'ancienne abbaye de Florival est aujourd'hui vide de toute occupation. Dénuée d'intérêt, le bâtiment a donc été remis aux mains de la Régie des bâtiments, qui vient de le mettre en vente. Le montant de départ donne carrément le vertige: 3,750 millions d'euros. Au minimum donc... Autant dire qu'il faudra avoir les reins solides pour se permettre une telle acquisition.

L'ancienne abbaye de Florival a été classée fin juin 1983 par Philippe Moureaux, alors ministre-président de la Communauté française. D'après le document, le classement concerne l'ensemble du château et ses terrains environnants. Mais un doute subsiste auprès de l'administration. Seuls son parc et son jardin pourraient être concernés.

Vu sa situation en zone d'équipements communautaires et de services publics, sa future affectation sera exclusivement associée à un intérêt public et/ou collectif. À cet égard, la Commune se montrera attentive (voir ci-dessous).

Un parc de 3,75 hectares

Le site est splendide. La Régie des Bâtiments le définit comme suit: *«Château de style néoclassique tardif (1850) et divers bâtiments vestiges de l'ancienne abbaye entourés d'un vaste parc emmuré»*. Un parc qui s'étend sur 3,75 hectares.

Le bâtiment principal, lui, se compose de cuisines au rez-de-chaussée et d'un 1er étage comprenant des salles de formation, des salles de réception, des bureaux et des sanitaires. Le second étage offre 24 chambres individuelles mansardées, des salles de douches et des sanitaires. Enfin, dans les bâtiments annexes, on trouve une conciergerie, une salle de conférences et une salle polyvalente.

Mais alors, pourquoi vendre un site offrant tant de facilités? *«Nous n'avons pas pris cette décision immédiatement. On a d'abord vérifié si le complexe pouvait avoir une autre affectation publique fédérale. Mais ce n'était pas le cas. Actuellement, seule la conciergerie est encore occupée»*, détaille Michaël Molle, le directeur Wallonie Région Ouest pour la Régie des bâtiments. Et de poursuivre: *«La stratégie immobilière de la Régie des bâtiments consiste en une gestion active du patrimoine qu'elle gère. Des bâtiments désaffectés et/ou pour lequel aucun projet fédéral est projeté dans le futur peuvent ainsi être mis en vente. Ce qui réduit les frais de gestion liés à notre parc immobilier.»*

Les offres devront être introduites pour le 15 mars 2017, au plus tard.

L'abbaye de Florival (Archennes), un site au destin industriel

C'est en février 1834 que François Oldenhove acheta au fabricant Claude Lemoine, une filature de coton, activée par les eaux de la Dyle dès avant l'année 1830 et située aux abords du site de l'ancienne abbaye de Florival.

Cette usine était manifestement flanquée, depuis 1831, d'une filature de lin. Natif d'Aurich (1794), en Basse-Saxe, Oldenhove appartenait à la «colonie» anversoise des commerçants hanovriens, mais avait obtenu sa naturalisation en 1826 en tant que sujet du Royaume des Pays-Bas. Principal associé de la maison de commerce F. Oldenhove, Buff et Cie, il avait beaucoup souffert économiquement des événements révolutionnaires de 1830. Actif depuis longtemps dans le négoce des armes et du coton, il avait décidé, en 1834, de devenir un acteur du monde industriel. Malheureusement pour lui, dans la nuit du 4 au 5 septembre 1837, son usine de Florival avait été entièrement détruite par un incendie. Grâce au soutien financier de Marie-Thérèse Van Cutsem, son épouse depuis 1822, et à celui de son beau-père, le docteur bruxellois Philippe Van Cutsem, il avait entrepris, dès avant l'année 1842, une grande rénovation du site industriel installé de part et d'autre de la Dyle, tant sous Archennes que sous Ottenbourg. Plusieurs habitations destinées au personnel dirigeant et ouvrier des différents sièges d'exploitation avaient alors été construites. Depuis plusieurs années des anciens bâtiments conventuels ne subsistaient que ceux de l'ancienne ferme abbatiale sis le long de la route reliant Archennes à Ottenbourg.

Un nouvel incendie catastrophique en 1854

Durant les années 1852 et 1853, Oldenhove avait diversifié et donné une nouvelle extension à ses usines. À l'époque, environ 500 personnes, dont beaucoup d'ouvrières étaient employées sur le site, leurs conditions de travail étant dès plus pénibles. On y travaillait 15 heures par jour, dimanche compris, sous le contrôle de contremaîtres apparemment plutôt violents. Pour assurer la formation de la main-d'œuvre locale, trente jeunes irlandaises, originaires de Belfast, avaient notamment été amenées sur le site durant l'année 1852. C'était ces usines récemment rénovées, figurées dans l'ouvrage *La Belgique industrielle*, longées par la ligne de chemin de fer reliant Louvain à Charleroi et exploitées par la société en commandite F. Oldenhove, Eisenstuck et Cie, qu'un nouvel incendie avait entièrement réduites en cendres dans la nuit du 3 au 4 décembre 1854! Cette catastrophe n'avait pas empêché la société de présenter quelques-uns de ses plus beaux produits lors de l'Exposition Universelle organisée à Paris l'année suivante.

La reconstruction des installations industrielles, entreprise en 1855, avait nécessité l'investissement de nouveaux capitaux alors qu'Oldenhove avait déjà contracté d'énormes dettes pour assurer le maintien de sa société. En fin d'année 1856, le baron Charles-Florentin de Coullemont, de Capelle-Saint-Ulric avait consenti un prêt important aux époux Oldenhove mais il était déjà trop tard pour redresser la barre. Bien qu'ayant quasiment cessé toute activité commerciale depuis l'année 1855, le tribunal de commerce de Bruxelles avait déclaré François Oldenhove en faillite par jugement rendu le 1er avril 1858. En conséquence, en février 1859, le site industriel de Florival et l'ensemble des propriétés immobilières de son propriétaire sises à ses abords immédiats (le tout couvrant environ 38 ha) avaient été mis en vente publique. Fort

heureusement pour Oldenhove, le susdit baron de Coullemont, avec lequel il entretenait manifestement d'excellents rapports, s'était porté acquéreur du tout. Ce dernier finança la restauration du site industriel et obtint sa remise en activité officielle durant les années 1863-1864. Sa direction était confiée à Auguste Oldenhove, un des fils de l'ancien propriétaire des lieux établi sous Ottenbourg.

Un héritage colossal

Suite au décès du baron de Coullemont, survenu en 1876, et de la mise en œuvre de ses dernières volontés testamentaires, la propriété de l'ensemble du domaine de Florival et de la plupart de ses avoirs fonciers revint tant à Auguste Oldenhove qu'à son frère Philippe. Il s'agissait d'un héritage colossal évalué à un peu moins de 4,5 millions de francs de l'époque! La famille Oldenhove entreprit alors la construction d'un château sur la base d'une partie de l'ancienne ferme abbatiale de Florival, château où les époux Oldenhove – Van Cutsem vécurent leurs dernières années. En 1891, les frères Oldenhove investirent encore en commun près de 400 000 francs dans l'achat d'environ 200 ha de propriétés sises sous Archennes, Bossut-Gottechain et Grez-Doiceau dans le cadre de la vente du château d'Archennes. Époux, depuis 1887, d'Octavie d'Udekem de Guertechin, Philippe Oldenhove détenait le mayorat d'Archennes depuis 1877 en tant qu' élu de l'opinion catholique. Suite à son décès, survenu en 1895, son frère Auguste, resté célibataire, longtemps domicilié sous Ottenbourg, avait été appelé à lui succéder, mais c'était essentiellement la veuve de Philippe et ses trois enfants qui résidaient au château de Florival. Auguste s'y éteignit finalement en avril 1908, léguant sa fortune à ceux-ci, à savoir à Marie-Thérèse, Auguste et Franz Oldenhove.

Après les Oldenhove

Durant les dernières décennies du XIX^e siècle, les Oldenhove, absorbé par la gestion de leurs propriétés foncières, avaient, semble-t-il, accordé moins d'attention à leurs usines de Florival. Dès l'année 1880, ils avaient apparemment renoncé à les exploiter en faire-valoir direct. En 1901, la firme fondée en 1889 par Henri et Hubert Tudor, spécialisée dans la fabrication de batteries électriques, avait investi une première partie du site industriel avant d'en occuper finalement la totalité. La chose explique la présence sur les lieux d'une stèle élevée en 1931 en l'honneur d'Henri Tudor et non pas à François Oldenhove! La production d'accumulateurs fut maintenue sur le site jusqu'en 1995-1996.

Quant au château et à son parc s'étendant sur plus de 3 hectares, ils furent finalement aliénés par la famille Oldenhove de Guertechin au bénéfice de l'État belge qui y installa, en 1953, son École nationale de protection civile.

Celle-ci ayant été fermée, ce site, classé depuis 1983, est actuellement mis en vente, de gré à gré, pour un montant de 3 700 000€! Mais il fallait faire offre avant le 31 juillet. Raté!

1883, des scaphandriers fouillent la Dyle...

Les scaphandriers qui œuvrèrent sur le site de Florival en 1883.



En 1883, les frères Oldenhove firent don aux Musées Royaux d'Art et d'Histoire de quatre pierres tombales conservées sur l'ancien site abbatial. Trois de celles-ci, dont la plus ancienne – à savoir celle de l'abbesse Sybille, morte en 1359 – furent récupérées dans les jardins voisinant les bords de la Dyle. Pour retrouver la dernière, on avait dû faire appel à des scaphandriers (des pontonniers du Génie) pour fouiller le lit de la rivière. Ce fut la seule pièce, encore intacte, qui fut ramenée à la surface à l'époque. Les van Zeebroeck, châtelains sous Néthen, ont gardé un souvenir photographique de ces fouilles originales auxquelles ils avaient manifestement assisté en compagnie des membres de la famille Oldenhove.